

DISSERTATION

N^o 152.

SUR

LES VERS INTESTINAUX,

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 5 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR A. PARROT, né à Charbonnières,

Département du Puy-de-Dôme.

*Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque fuit.*

A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.^o 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION.
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	BERTIN.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN, <i>Suppléant</i> .
	{ ROUX <i>Examinateur</i> .
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU, <i>Président</i> .
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DÉSORMEAUX, <i>Examinateur</i> .
	{ CAYOL.
	{ LAENNEC.
Clinique médicale.....	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER, <i>Examinateur</i> .
	{ BOUGON.
Clinique chirurgicale.....	{ BOYER.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

MESSIEURS

ARVERS.	MAISONNAB.
BRESCHET.	MOREAU.
CAPURON.	MURAT.
CHOMEL.	PARENT DU CHATELET, <i>Suppléant</i> .
CLOQUET aîné.	PAVET DE COURTEILLE.
COUTANCEAU.	RATHEAU.
DE LENS.	RICHARD.
GAULTIER DE CLAUERY.	RULLIER, <i>Examinateur</i> .
GÉRARDIN.	SÉGALAS, <i>Examinateur</i> .
GUESSENT.	SERRES.
JADILOUX.	THÉVENOT.
KERGARADEC.	

Par délibération du 9 décembre 1798. L'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MA FEMME.

A MON ONCLE,

L'ABBÉ FERVEL.

A MON FRÈRE ET A MA SŒUR.

A. PARROT.

DISSERTATION

SUR

LES VERS INTESTINAUX.

LES corps répandus dans la nature n'existent pas pour eux seuls. Formés aux dépens des uns, ils doivent servir au développement des autres; quelques petits qu'ils soient, comptés pour quelque chose dans l'univers, ils ont leur tâche à remplir; et lorsqu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient, c'est pour devenir autre chose. Rien ne se perd dans la nature. La matière tantôt inorganique, tantôt vivante, subit des modifications sans nombre. Elle perd une forme pour en revêtir une autre; et toujours jeune, elle se perpétue ainsi régie par des lois constantes et immuables. L'homme, pendant sa vie, puise dans les végétaux, les animaux, dans tous les corps qui l'environnent les élémens qui le font croître et exister; sa dépouille mortelle, rendue à la terre, s'y dissout; une portion sert de pâture à des insectes, à des plantes qui naissent sur sa tombe; celles-ci à leur tour, deviennent aliment, et partie des animaux et des hommes qui s'en nourrissent.

La mort n'est pas un terme nécessaire pour voir s'opérer tous ces changemens. Pendant leur vie, des individus en font exister d'autres. Les animaux et les plantes ont leur parasites. L'homme est soumis

à cette loi. Presque tous ses organes paraissent susceptibles de servir de matrices (1) à des êtres qui y naissent, vivent, les uns au-dehors, les autres au-dedans : quelques-uns ne trouvent et ne conservent la vie que dans ses organes ; ailleurs , la mort les attend.

Quelques auteurs , en établissant des différences que d'autres ne reconnaissent pas , ne se sont pas accordés sur la place que l'on doit assigner à ces insectes dans l'histoire naturelle. Leur description anatomique , les caractères qui les distinguent , leurs divers genres appartiennent à cette science d'une manière spéciale. J'éviterai des détails qui ne sont pas tellement liés au sujet que je traite pour que je ne puisse pas me dispenser de le faire , et j'indiquerai seulement la classification de M. le professeur *Duméril* , comme me paraissant la plus convenable. Cet auteur a fait une classe particulière des vers intestinaux , sous le nom d'*helminthes* , afin de les distinguer de la grande classe des vers des autres naturalistes. Cette famille se partage naturellement en trois groupes ,

- | | | |
|--|------------|----------------------------|
| 1. ^{er} groupe. Vers cylindriques | { | le lombric (strongle). |
| | | l'ascaride (vermiculaire). |
| | { | le trichocéphale. |
| | | l'hamullaire. |
| | { | le dytone. |
| 2. ^e Vers aplatis..... | Les tenias | { |
| | | { |
| | | lata. |
| | | dentata. |
| | | solium. |
| | | fasciola. |
| | | hepatica. |
| | | hexatirium. |
| | | unguicola. |
| 3. ^e Vers vésiculaires. | | |

Faisant abstraction de ce dernier groupe , et de tous les vers qui du dehors où il existaient précédemment tout formés , se sont introduits

(1) De nombreuses observations constatent que l'on a trouvé des vers dans les ventricules du cerveau , dans la substance même de cet organe , dans l'œil , la conjonctive , les oreilles , le nez , les mamelles , dans les poumons , le cœur , le foie , les abcès des muscles , la moelle , etc.

en nous ; je ne prendrai parmi ceux qui naissent dans nos organes , que ceux que l'on y rencontre ordinairement , tels que le ténia , le trichocéphale , l'ascaride et le lombricoïde. Les autres , d'ailleurs , extrêmement rares , se rattachent plus ou moins , par leur structure , à un de ces quatre genres , et peuvent être regardés comme des variétés.

Origine des vers.

C'est avec raison que l'on cherche l'explication des phénomènes dont on est témoin , mais on n'atteint pas toujours le but qu'on s'est proposé. Souvent de longues recherches , quoique bien dirigées , n'amènent aucun résultat précis , et , après avoir long-temps travaillé un sujet , on doute encore que les conclusions que l'on a prises ne soient pas fautives. Des motifs toujours bien grands , l'intérêt et la curiosité , ont dû faire désirer de connaître de quelle manière les vers sont engendrés dans nos organes. Depuis Aristote , et même avant lui , jusqu'à nos jours , on s'est occupé de cet objet , et l'on est encore indécis sur l'opinion que l'on doit embrasser. On conçoit facilement leur multiplication , quand déjà il en existe dans le canal intestinal , puisqu'on a reconnu chez eux des sexes différens , et que même on trouve des œufs chez les femelles. Mais les doutes commencent à s'élever , quand il faut expliquer la formation première de ces animaux , qui , je le répète , ne peuvent vivre autre part que dans le corps des animaux. Les naturalistes ne sont pas d'accord sur cette origine. Différentes hypothèses ont été soutenues à cet égard.

Hippocrate prétendait que les vers se développaient spontanément par la putréfaction , et la surabondance du lait et du sang dans les enfans. Plus tard *Ambroise Paré* adopta la même opinion.

Hoffmann et *Boerhaave* pensèrent que parmi les animaux , jusqu'alors inconnus , plusieurs étaient susceptibles d'une transformation particulière , d'une véritable conversion en vers intestins. Ils

furent conduits à cette idée par la découverte du microscope et les nombreuses expériences qui la suivirent.

Walisneri adoptant l'emboîtement des germes, soutint que les vers, aussi anciens que le genre humain, naissaient avec l'homme, et remontaient jusqu'à Adam et Eve, dont les ovaires renfermaient en même temps et le germe de tous les hommes et ceux de tous les helminthes.

Bloch a émis et soutenu à peu près la même opinion, ou l'innéité des vers.

On pense que les germes introduits dans notre économie, soit avec nos alimens, soit par l'air que nous respirons, y trouvent les circonstances favorables à leur développement, leur nutrition et leur conservation. C'est l'opinion de *Bréra*, d'*Andry* et de la plupart des physiologistes modernes.

Le plus essentiel pour le médecin n'est pas de savoir si les vers croissent par germe ou spontanément ; il peut employer son temps d'une manière plus précieuse ; qu'il laisse discuter cette question aux physiologistes. Reconnaître la présence des vers dans l'économie ; s'opposer aux ravages qu'ils peuvent occasionner ; apprécier les remèdes capables de les prévenir, ou de les détruire ; les administrer à propos : voilà ce qui doit l'occuper et lui tenir lieu d'une connaissance d'ailleurs trop difficile à acquérir, et faite plutôt pour satisfaire la curiosité que pour servir utilement à l'art de guérir.

Quelle que soit l'origine des vers, on connaît à peu près dans quelles circonstances ils se développent. Cela n'est vrai que pour ceux des intestins : car ceux qui vivent dans d'autres organes, sont trop rares ; ils n'ont pu être assez observés, pour qu'on ait tiré des conclusions qui puissent servir à faire connaître leurs causes productrices et leur présence dans des cas analogues. Il est au contraire si ordinaire de les rencontrer dans les premières voies, que l'on peut dire avec certitude qu'il n'est presque personne qui n'en ait ressenti les effets : on a donc pu les étudier souvent. Malgré cela, il reste encore beaucoup à apprendre ; il existe une incertitude que tendent à augmenter les

opinions variées des médecins sur l'origine des vers. Ils s'accordent au moins à reconnaître que la constitution de l'individu influe sur leur formation (1). Les sujets d'un tempérament lymphatique, les femmes, les enfans y sont plus exposés que les personnes robustes, que les adultes dont la constitution jouit de plus d'énergie. Les individus qui se nourrissent mal, ceux qui habitent les lieux marécageux et humides, en sont fréquemment atteints. Les saisons pluvieuses, altérant les fonctions de la peau et par là celles du canal alimentaire, peut-être aussi en rendant les alimens de plus mauvaise qualité, sont remarquables par la fréquence des affections vermineuses. Elles compliquent souvent les fièvres muqueuses, gastriques et adynamiques, les grandes plaies suivies de beaucoup de suppuration, les hernies étranglées. On les observe quelquefois chez les personnes qui ont été opérées de la taille, chez celles qui sont atteintes de la syphilis. La malpropreté habituelle du corps; la privation des boissons légèrement stimulantes; l'usage de celles qui sont bourbeuses; les fruits avant leur maturité; les bouillies mal faites données aux enfans avant que leurs organes assimilateurs aient assez d'énergie pour les élaborer; la mauvaise habitude où l'on est de les trop gorger pour les empêcher de crier, de ne pas attendre que la digestion du premier repas soit faite pour donner le second; l'abus des purgatifs huileux ou en sirops pour les plus petites coliques qu'ils ont, moyens presque sûrs de les augmenter : toutes ces causes ne favorisent l'ap-

(1) La faiblesse et la consommation des parties sont une cause essentielle. (*Brera, Traité des affections vermineuses, p. 295.*)

1.° Toutes celles (les causes) qui favorisent la débilitation du corps et des premières voies;

2.° Toutes celles qui augmentent la génération et l'abondance de la pituite tenace et visqueuse, et celle du mucus, et qui empêchent la subaction et la résorption; car.....;

3.° Toutes les causes qui augmentent la putréfaction, ou qui la facilitent, favorisent la génération des vers dans les intestins. (*Van-Doevren, obs. physico-médicale sur les vers qui se forment dans les intestins.*)

parition des vers , que parce qu'elles agissent puissamment sur l'individu qu'elles débilitent.

Les vers vésiculaires ne siègent pas dans les intestins ; ils se forment dans le tissu dégénéré des viscères, où ils occasionnent des accidens en rapport avec l'importance de l'organe. Le foie , la matrice , le cerveau , etc. , en sont quelquefois affectés. Les intestins sont la demeure habituelle des autres espèces de vers beaucoup plus fréquentes, et , pour cela , observées beaucoup plus souvent , et mieux connues par les effets dont ils sont causes. Il n'est pas très-rare de les trouver ailleurs que dans les intestins.

Lorsque les vers ne sont pas très-nombreux , ils peuvent exister sans troubler les fonctions d'une manière notable. Mais qu'ils paraissent en grand nombre , qu'ils aient un volume considérable , qu'ils se joignent à un état pathologique ; alors des phénomènes inconcevables , les accidens les plus variés paraissent avec violence , se succèdent avec une rapidité qui étonne , trompent le médecin , et causent la mort au milieu des tourmens les plus affreux. Ils ne se rendent pas toujours sensibles par des effets aussi terribles : de légères douleurs , quelques symptômes fugaces et peu incommodes, les annoncent quelquefois ; on peut alors s'en débarrasser sans peine.

Comme ils compliquent souvent les affections essentielles des premières voies , on a cru qu'ils en étaient cause. D'après cela , il devenait naturel de chercher à les expulser : cette expulsion paraissait être le but vers lequel on devait diriger toute son application. Assurément c'est une erreur bien grande dans la pratique , si les vers ne sont qu'accessoires ; et s'ils ne sont que se lier à une maladie , soit qu'ils existassent avant elle , soit qu'ils se soient formés pendant son cours. L'on peut avancer sans crainte , qu'ils sont, dans bien des cas , l'effet de la maladie. On ne doit pas perdre de vue que l'on a alors une maladie essentielle à traiter , en même temps que l'on éloigne les complications , et qu'on les combat séparément , quand il est nécessaire ; car il n'est pas douteux que ces complications cessent

souvent sans un traitement particulier, et disparaissent avec la maladie.

Des vers, par leur présence, peuvent augmenter le mal; et ils l'exaspèrent ordinairement : sans doute il faut les détruire, c'est une indication à remplir; mais la fièvre gastrique, la dysenterie, etc., pendant lesquelles ils se sont montrés, exigent aussi leurs remèdes, qui ne consistent pas en vermifuges. Ces maladies ne donnent quelquefois de signes de complication vermineuse que lorsqu'elles se terminent; le malade rend des vers quand il est guéri; et le médecin qui eût probablement administré les anthelminthiques, a opéré la guérison en employant les saignées, les délayans, les lavemens émolliens, etc., qui certainement ne tuent pas les vers en agissant directement sur eux.

Causés par une disposition particulière, disposition indispensable pour qu'ils puissent exister, les vers continuent à se multiplier, en même temps qu'une maladie qui se rattache à cette disposition et souvent lui est étrangère, se manifeste et parcourt ses périodes. On ne doit pas être surpris, si, en compliquant une inflammation des premières voies, par exemple, ils l'aggravent; quand on connaît les rapports sympathiques de l'estomac et des intestins avec les autres organes. Par leur présence ils doivent nécessairement occasionner des phénomènes d'autant plus graves, que l'estomac et les intestins seront doués d'une excitabilité plus grande. Ces organes sont affectés; le contact d'un corps étranger doit déterminer sur eux une impression, d'abord différente de celle qu'il produirait si ces organes étaient sains, ensuite bien plus forte, et devant entraîner de plus graves conséquences, à cause de leur état de sur-excitation, qui fait que des substances nutritives qui habituellement introduites en eux n'ont qu'un effet salulaire sur l'économie, deviennent capables de causer des accidens mortels. On doit certainement regarder les vers comme des corps étrangers, quoiqu'ils n'aient pas toujours produit des phénomènes maladiis. Cette circonstance a donné occasion à une opinion bien extraordinaire : quelques médecins ont voulu prouver, que les vers étaient nécessaires pour la conservation de la

santé, alléguant qu'ils étaient un moyen de destruction de prétendus principes de maladies. Les raisons qu'ils ont données n'ont pu accréditer cette opinion erronée. Il suffit de connaître une partie des ravages qui sont dus aux vers, pour la rejeter et se convaincre que, si leur présence ne constitue pas toujours une maladie, du moins ils constatent une disposition vicieuse qu'il convient de changer pour la conservation de la santé.

Des maladies de différens genres qui ont régné épidémiquement, ont toutes présenté des vers. Faut-il en conclure qu'une diathèse vermineuse existait chez tous les individus atteints de ces maladies, et que cette diathèse les a engendrés ? Si, par cette disposition de l'individu, l'on veut exprimer qu'elle le rendait apte à contracter des vers, on dit vrai, et il existe dans ce sens une diathèse vermineuse. Mais, si l'on prétend dire qu'elle cause des maladies qui ont, n'importe leur genre, pour caractère distinctif et essentiel, de présenter des vers que l'on regarderait comme leur symptôme pathognomonique, on se trompe certainement. En observant avec attention les causes qui ont disposé l'individu à contracter ces affections conjointement avec des vers, on reconnaît ces mêmes causes qui favorisent le développement des vers et l'apparition de ces affections.

L'on n'est pas assez instruit sur les causes du développement des vers ; leurs effets sur l'économie sont trop multipliés et trop disparates ; la manière dont ces causes agissent est trop vaguement appréciée, pour que le diagnostic des affections vermineuses ne soit pas très-incertain. Parmi les signes de ces affections, qui sont aussi communs à beaucoup de maladies différentes, quelquefois si opposées, comment laisser ceux qui conviennent à chacune d'elles, pour ne prendre que ceux qui tiennent réellement à l'existence des vers, sans s'exposer à les confondre ? A moins qu'on ne sache déjà qu'ils existent, on ne pourra les regarder comme la cause des phénomènes dont on est témoin : ou, si l'on explique ces phénomènes par la présence présumée de ces insectes, on n'aura qu'une connaissance conjecturale de la maladie ; et l'on s'exposera indubitablement à faire naître des ac-

cidens , qui pourront être très-graves. Si , dans l'administration des moyens curatifs , on ne tient pas compte de cette incertitude , et si l'on cesse d'agir avec la plus grande circonspection. De tous ces signes , il n'en est pas un seul que l'on puisse appeler pathognomonique. Plusieurs réunis peuvent donner une idée assez juste de la maladie : mais , isolés , ils n'apprennent rien. Il est bien essentiel de les bien connaître , non-seulement lorsqu'il y a des vers , mais encore dans les affections qu'ils compliquent. Il serait donc très-avantageux d'indiquer les symptômes et les signes propres à chacun , et d'en faire ressortir les différences.

Ce n'est que par une connaissance assurée des symptômes et des signes , ce n'est qu'en les étudiant , que le médecin porte son jugement , et peut diriger son traitement avec espoir de succès. Tantôt les vers existent seuls et donnent occasion à une maladie plus ou moins grave , surtout à des affections anormales ; d'autres fois ils accompagnent une affection essentielle. Dans l'un et l'autre cas , ils provoquent des accidens si multipliés , que leur présence , que ces accidens dénotent , est toujours très-difficile à reconnaître. Car , sans parler des accidens qu'ils font naître dans des organes autres que les intestins , tels que le cerveau , le cœur , etc. , qui ne les font nullement soupçonner , et que l'on reconnaît seulement après la mort ; ceux qu'occasionnent les vers intestinaux sont tels quelquefois , que , si l'on arrive à penser qu'ils sont causés par des vers , ce n'est qu'après avoir employé des remèdes destinés à combattre une autre cause , et la connaissance du mal est due fréquemment au hasard ; Un anthelminthique donné dans la vue de produire une médication autre que d'agir contre des vers , provoque leur sortie : alors on est conduit à employer les anthelminthiques , et la maladie cesse comme par enchantement. Les recueils d'observations fourmillent d'exemples semblables. Ce qui embarrasse encore , c'est que l'on a vu des malades éprouver tous les symptômes des vers , et ceux-ci n'exister nulle part ; tandis que d'autres en étaient atteints sans présenter les signes de leur existence.

On peut indistinctement en ressentir les effets à tous les âges , et l'on voit que les enfans , plus sujets aux ascarides et aux lombricoïdes , sont quelquefois affectés du tenia et du trichocéphale , qui attaquent plus particulièrement les adultes. Fréquemment le même individu présente en même temps plus d'une espèce de vers.

On a multiplié leurs symptômes , en leur attribuant peut-être des effets qui ne leur appartiennent pas , ou qui ne leur sont liés que d'une manière indirecte. Cependant la connaissance de tous ces effets est nécessaire , parce qu'en apprenant combien sont indéterminés le diagnostic et le pronostic des affections vermineuses , elle tient en garde le médecin , en même temps qu'elle lui permet de hasarder son jugement sur une maladie rendue sensible par des symptômes extraordinaires , qui semblent étrangers au mal. C'est ainsi qu'il faut croire que des vers occasionnent l'épilepsie , la manie , la catalepsie , les convulsions , etc. , quoique , guidé par aucun signe positif , on ne puisse s'assurer de leur existence que par l'issue de la maladie.

Destinés à vivre dans le corps de l'homme , ils deviennent incommodes , en irritant de quelque manière ses organes. Plus ils sont gros et nombreux , plus ils doivent gêner ses fonctions et causer de troubles. Ils forment souvent des pelotons , qui distendent et obstruent les intestins et peuvent déterminer les accidens du volvulus. Dans les maladies inflammatoires du tube intestinal , dans les fièvres muqueuses et gastriques , ils produisent des phénomènes très-graves , qui tiennent à l'augmentation de sensibilité particulière de l'organe. C'est à cette sensibilité plus grande chez l'enfant , que sont dus les accidens plus grands que les vers occasionnent , et qu'augmente encore la sensibilité générale plus vive chez lui que chez l'adulte. De cette susceptibilité naissent des sympathies plus marquées , des anomalies plus nombreuses : une semblable raison y rend aussi les femmes plus sujettes ; elles fournissent fréquemment l'observation de maladies sympathiques causées par les vers. Ils changent très-souvent de place , soit par un instinct naturel , soit

pour éviter l'action d'un remède ou d'un aliment qui les irrite ; ils causent alors probablement ce sentiment d'ondulation que l'on remarque très-souvent ; ils s'attachent encore aux parois des viscères , et causent des épreintes douloureuses , souvent intolérables.

J'ignore jusqu'à quel point on doit accorder de la confiance aux explications que l'on donne de ces effets. Dire que les vers absorbent la plus pure partie du chyle que les alimens préparent ; que, par là, le corps privé d'une portion de sa nourriture tombe dans le marasme ; que la corruption du chyle provient , en partie, des excréments putrides des vers ; que ce chyle , mêlé dans le sang , occasionne une cacochymie putride, etc. , c'est dire beaucoup. On ne peut avancer cela comme une certitude , quand on réfléchit que la physiologie a , sur la digestion et les rapports des organes digestifs avec les autres , tant de choses à éclaircir. Il est bon , pour avancer avec sûreté, de connaître le chemin que l'on parcourt. Sans être bien connue , on sait combien l'influence de l'estomac et des intestins sur toute l'économie est grande ; cela suffit pour rendre moins surprenans les effets extraordinaires qui résultent de l'altération de ces organes.

Cette influence a été jugée bien grande , puisque des auteurs recommandables ont pensé que presque toutes les maladies, de quelque genre qu'elles fussent , avaient , pour cause première , un trouble plus ou moins notable dans les fonctions digestives, une altération plus ou moins sensible de leurs organes. Si toutes les maladies ne tiennent pas à cette cause, un grand nombre d'affections cutanées et lymphatiques s'y rattachent d'une manière plus ou moins directe, et la reconnaissent. Dans leur traitement , on obtient un succès marqué , en agissant sur le tube intestinal, dont on modifie certainement la vitalité par les substances médicamenteuses mises en usage , ou par les seuls moyens hygiéniques , dont les effets sont si grands et si efficaces.

Toutes les maladies qui tiennent aux vers présens dans les intestins, sont locales ou sympathiques, les premières consistent dans un état maladif de l'intestin , et l'altération est rendue sensible dans

l'endroit affecté; les secondes ne sont, à la rigueur, que des symptômes. Le siège du mal est dans l'intestin; les signes et les symptômes qui l'indiquent, paraissent dans un lieu éloigné qui ne conserve avec celui qui est malade, que des rapports de sympathie. Il est vrai que, dans bien des cas, l'organe en contact immédiat, ne semble altéré d'aucune manière; cependant il est impossible de ne pas attribuer les phénomènes à l'impression que font naître les vers dans cet organe. Si l'on n'y voit pas d'altération, on en observe bien moins encore là où les symptômes se sont montrés, excepté ces cas assez rares où la douleur a été permanente et a pu occasionner une fluxion assez forte pour déterminer une affection qui est alors devenue locale et a cessé d'être symptomatique. Il ne suffit pas dans ce cas d'éloigner la cause du mal pour le faire cesser, il faut de plus le combattre directement. Ces maladies sont pour la plupart des névroses qui reconnaissent si souvent pour cause une lésion des viscères abdominaux. Au reste, dans le traitement de ces affections sympathiques, l'indication consiste à enlever la cause, de même qu'à la suite d'une blessure on enlève le corps étranger qui, en comprimant un nerf, occasionne des accidens quelquefois suivis de mort; de même aussi qu'il faut, pour mettre fin à des phénomènes singuliers, éloigner les corps qui, en impressionnant nos sens d'une manière désagréable, affectent secondairement le cerveau.

Que les vers compliquent ou non une affection essentielle; qu'ils soient cause d'une maladie ou qu'ils n'en soient que les effets, ils déterminent des accidens qui sont leurs symptômes. Les aberrations dont ils sont cause jettent dans un embarras toujours très-grand; cependant cette irrégularité même peut être regardée comme un signe de leur présence. Toutes les fois que l'on aperçoit ces symptômes vagues, irréguliers et fugaces, on est raisonnablement porté à présumer que des vers en sont la cause; et l'on est en droit, pour explorer la maladie, d'essayer l'emploi des vermifuges; ils donnent souvent le seul signe pathognomonique en provoquant leur sortie.

Les symptômes se manifestent dans l'organe où ils siègent, ou dans ceux qui ont avec lui des rapports plus ou moins directs, en sorte qu'ils sont locaux ou sympathiques : ceux-ci sont très-nombreux et communs à presque tous les vers, les autres servent spécialement à en distinguer les espèces.

Symptômes communs.

L'appétit est dépravé; on remarque des intermittences fréquentes d'anorexie et de faim dévorante; le malade mange sans se rassasier, ou bien il est soulagé quand il a pris de la nourriture. Il maigrit à vue d'œil; ses digestions sont troublées; il a des rapports acides, des nausées, des vomissemens, des borborygmes, des coliques; sensation dans l'arrière-gorge d'une titillation très-pénible à supporter. Cette irritation semble se propager jusqu'à la membrane muqueuse des fosses nasales, où elle produit aussi un prurit très-vif et très-incommode. Tantôt il est constipé, tantôt il a la diarrhée, la dysenterie; les selles sont abondantes et fétides; il ressent de violents maux de tête, surtout après qu'il a mangé (1). La langue est sale et blafarde, parsemée de petits points rouges à la pointe, et traversée d'une ligne distincte, depuis la base jusqu'au sommet (2); quelquefois elle est tremblotante: les gencives sont ulcérées; l'haleine fétide, d'une odeur aigre. Une douleur qui varie quand à son siège et à son intensité, tantôt sourde, tantôt lancinante et très-vive, fait éprouver par fois un sentiment de déchirement, de reptation, de succion de l'abdomen, ou celui d'une barre sur le trajet du colon qui force le malade à se tenir courbé; elle donne très-souvent la sensation d'un poids qui se meut dans l'abdomen et simule la boule hystérique.

(1) Dans l'année 1743, il se manifesta dans quelques provinces de la France une céphalalgie épidémique, que l'on trouva être occasionnée par des vers. (Brera.)

(2) Gardien, Traité des maladies des enfans.

Le visage change souvent de couleur ; il est pâle, ou rouge, ou plombé ; un cercle livide entoure les yeux, qui sont fixes et ternes ; le blanc de l'œil est sale, la pupile dilatée, les larmes coulent involontairement ; des démangeaisons du nez très-vives, des tintemens d'oreilles, des éblouissemens incommode beaucoup le malade. *Bordeu* assure que chez les enfans attaqués de vers, il y a bouffissure du visage.

La respiration est gênée, quelquefois courte avec oppression, il y a toux convulsive et sèche qui se rapproche de la coqueluche. suivie, comme elle, de vomissemens de glaires. Des serremens de poitrine plus ou moins forts, des anxiétés, le hoquet, se font sentir et fatiguent beaucoup.

Le pouls est fréquent, dur, fort, petit, intermittent, concentré, rénitent, obscur, insensible. On remarque des irrégularités sans nombre ; quelquefois il y a fièvre, mais elle marche sans ordre et n'a que des phénomènes anomaux ; le malade a des vertiges, des défaillances, des syncopes, des palpitations de cœur, des hémorrhagies nasales ; quelquefois suppression des règles, et les accidens subséquens.

Il y a trouble manifeste dans les facultés intellectuelles. Les sensations sont mal perçues ; l'audition est confuse ; la vue du malade s'affaiblit ; il distingue mal les objets ; il est triste, indolent, inquiet, abattu, irascible, d'un caractère très-inégal. Un objet qui lui plaît un moment, lui cause des dégoûts un instant après, au point que l'on est contraint, pour le satisfaire, de soustraire à sa vue ce qui l'irrite. Il est atteint de convulsions ; si elles sont violentes, l'écume lui vient à la bouche ; dans ces moments, il perd connaissance, ou la conserve pleine et entière ; enfin il donne les symptômes de presque toutes les vésanies. Souvent les enfans, sujets aux vers, ont une telle sensibilité, qu'ils poussent des cris perçans pour peu qu'on les touche.

Quelquefois un besoin irrésistible porte le malade à se livrer au sommeil ; dans d'autres cas, il ne peut dormir ; il se couche volon-

tiers sur l'estomac ; s'il dort , il grince des dents ; il lui semble vouloir avaler quelque chose qu'il a dans le gosier , il a des rêves pénibles ; il se réveille en sursaut , s'agite , se met sur son séant , parle tout haut , se rendort ; sa salive coule involontairement et en abondance sur son oreiller , surtout le matin à son réveil. Alors , il est plus mal , surtout s'il n'a rien pris la veille.

Les sécrétions se font mal ; quelquefois on a des sueurs excessives ; l'urine , ordinairement moins abondante , est trouble ; on sent des douleurs dans les reins et dans la vessie ; ces derniers accidens sont rares.

Si l'on ne peut parvenir à détruire la cause de tous ces phénomènes ; l'amaigrissement , la fièvre hectique et la mort en sont les derniers résultats.

Un malade ne présentera pas tous ces symptômes en même temps. Quelques-uns bien marqués suffisent pour faire reconnaître l'existence des vers. *Alexis Monro* donne comme le symptôme le plus sûr , la grande dilatation de la pupille ; d'autres auteurs , la démangeaison du nez ; le signe le plus évident , selon *Roseinstein*, est le bien-être que l'on ressent après avoir pris un verre d'eau froide , ou une forte dose d'extrait d'absinthe. Mais le signe le moins équivoque , on peut même dire le seul signe pathognomonique , c'est lorsque le malade rend des vers entiers ou des portions de vers.

On a trouvé dans des cadavres d'individus morts à la suite de maladies vermineuses, des portions d'intestins perforés , et des vers répandus dans la cavité abdominale. Il n'est pas douteux que ces ouvertures leur ont livré passage ; mais , est-il certain que ce soient eux qui aient rongé l'intestin ? L'état actuel des connaissances en anatomie pathologique, force à rejeter cette idée. La gangrène a fait le mal , et les vers ont pris une route tracée qu'ils ont suivie indistinctement. Ceci est d'autant plus plausible , que ces accidens d'ailleurs très-rares , n'ont eu lieu que lorsque l'intestin avait été malade primitivement , soit à la suite d'une hernie étranglée , ou d'une inflam-

mation de l'intestin. Des vers ramassés en peloton (1) peuvent bien déterminer dans un lieu plutôt que dans un autre, cette gangrène, en distendant outre mesure la partie de l'intestin où ils sont rassemblés; mais il est difficile d'admettre que ces vers peuvent morceler la tunique des intestins, au point de la trouser; supposition que doit encore éloigner la structure connue de ces insectes; leur présence insolite, comme corps étranger, est suffisante pour occasionner une altération pareille. Le ténia armé peut seul déterminer ces lésions.

Lorsque l'on s'est assuré par ces signes que le sujet a des vers, il faut, s'il est possible, s'assurer de l'espèce de ces vers; pour cela on s'aide des symptômes suivans, qui ne laissent pas que d'être souvent très-incertains.

Symptômes particuliers du ténia.

Presque toujours unique, il se tient dans l'intestin grêle, la tête ordinairement tournée du côté de l'estomac, le reste du corps étant dans la partie inférieure du canal intestinal, qu'il remplit presque en entier, tant sa longueur est considérable. On a vu des tenias qui étaient longs de quatre-vingt pieds, rarement au de-là.

Celui qui est atteint de cette espèce de vers, perçoit le sentiment d'un poids considérable dans l'un des côtés de l'abdomen qui se tuméfie et diminue quelquefois subitement, d'autres fois graduellement; tantôt souffrant au point de ne pouvoir supporter le poids le plus léger, il n'éprouve, dans d'autres cas, aucune gêne quand la main le presse. Une espèce d'ondulation qui tient sans doute aux mouvemens du ver, se fait sentir dans les entrailles. Une tension très-forte du nez se remarque fréquemment: l'appétit est insatiable; les alimens n'incommodent pas ordinairement le malade, qui perd ses forces et maigrit sensiblement; la couleur de son visage est

(1) Presque toujours, lorsqu'il y a complication vermineuse dans les maladies des voies digestives, on trouve de ces pelotons dans les endroits les plus phlogosés.

plombée; ses yeux, inondés de larmes, sont entourés d'un cercle blââtre; sa pupille est très-dilatée; il se soutient difficilement sur ses jambes; il éprouve fréquemment des vertiges, des défaillances, des syncopes. Selon le docteur *Brera*, un sentiment de froid attaque souvent les viscères du bas-ventre et les extrémités inférieures. *Hippocrate* dit que la parole manque chez quelques malades. De petits corps ovoïdes et plats, semblables pour la forme, à des semences de citrouille, mais plus petits et entraînés par les excréments, sont les signes les plus certains de la présence du ténia dont ils sont des fragmens.

Ceux qui sont atteints de cette maladie, sont, selon *Goëtze* et *Wagler*, tristes et inquiets; la musique fait sur eux une impression désagréable, au point de les faire tomber en syncope. Cette maladie simule parfois l'hystérie, la tympanite, la grossesse, etc., et a pu causer des erreurs funestes. Quelquefois aussi le ténia peut exister dans le canal intestinal, sans manifester sa présence par aucun accident, ou dérangement notable des fonctions. Je dois cette remarque à la bienveillance de M. le professeur *Fizeau*.

L'ouverture des cadavres a montré des intestins enflammés et gangrénés dans une étendue quelquefois très-grande, et la muqueuse lacérée dans quelques points. Dans ces cas-là, les accidens avaient été plus prononcés et plus graves. Les douleurs sont plus fortes, souvent atroces et convulsives, lorsque c'est le ténia armé qui cause ces maux; on l'a vu attaché aux intestins par les crochets qui sont à sa tête. Tant qu'on n'a pu la détacher et l'expulser du corps malade, on n'a pas opéré sa guérison. Le ver continue de croître, et ses funestes effets, s'ils ont cessé, reparaissent après un intervalle de temps quelconque et les ravages recommencent.

Symptômes particuliers du trichocéphale.

Son siège est le gros intestin, surtout le cœcum; il existe rarement seul. Beaucoup moins fréquent que les autres espèces, personne ne

l'avait rencontré avant *Ræderer*, qui le découvrit dans des cadavres de militaires français morts pendant l'épidémie de Goettingue, en 1760. *Wagler* est le premier qui l'ait décrit; on le trouve chez les personnes qui se nourrissent mal, chez celles qui sont affectées de fièvres lentes, nerveuses, de maladies épidémiques. Par sa présence, il irrite les organes avec lesquels il est en contact, et produit ces phénomènes qui dépendent de l'irritation intestinale. Trop rarement observé, on n'a pu préciser les symptômes qui lui sont propres; les signes qui peuvent servir à le faire reconnaître sont en partie ceux des autres espèces, surtout ceux des lombrics, avec lesquels il a aussi plus d'analogie.

Symptômes particuliers des ascarides vermiculaires.

Les parties des intestins qui abondent en mucosités sont leur demeure ordinaire; ils sont toujours en grand nombre et se tiennent dans le gros intestin, principalement à l'extrémité inférieure du rectum. Cependant moins abondans, on les trouve quelquefois dans l'intestin grêle et dans l'estomac. *M. Brera* cite l'observation d'une femme chez laquelle on trouva, après sa mort, une grande quantité de cette espèce de vers dans l'œsophage; elle était morte d'une fièvre lente nerveuse. Ils se répandent sur les fesses et sur les cuisses, et de là s'introduisent quelquefois dans le vagin.

Le ténesme, des épreintes, des hémorrhagies en allant à la selle, la diarrhée ou la constipation, un prurit très-vif à l'anus, l'irritation du rectum causant une douleur sourde, quelquefois déchirante, irritation assez forte pour occasionner chez quelques malades, surtout s'ils sont pléthoriques, l'inflammation du rectum et les accidens consécutifs, sont les symptômes propres aux ascarides vermiculaires. Leurs effets, sur ceux qui en sont atteints, ne sont pas généralement aussi graves que ceux que déterminent les ténias et les lombricoïdes. Néanmoins, ils ont été cause d'accidens très-violens, principalement dans l'inflammation des intestins.

Les symptômes et les affections sympathiques qui tiennent à cette espèce de vers, beaucoup plus rare qu'on ne le pense communément, sont analogues à ceux produits par les lombricoïdes ; la respiration, le pouls, etc., présentent des altérations.

Symptômes particuliers des lombricoïdes.

On les trouve le plus souvent dans l'intestin grêle, quoiqu'il ne soit pas du tout rare de les rencontrer aussi dans le gros intestin, et même dans l'estomac, où on les a vus séjourner très-long-temps. Fréquemment on les voit remonter dans l'œsophage, s'introduire dans les fosses nasales, et sortir par la bouche et par le nez ; ils ont pu pénétrer jusque dans la trachée-artère et dans les bronches ; ordinairement ils descendent dans les gros intestins, d'où ils sont chassés par une cause quelconque, tantôt seuls, tantôt avec les matières fécales. Ils peuvent vivre ailleurs que dans les intestins : plusieurs fois, à l'ouverture des cadavres, on en a rencontré dans les vaisseaux pancréatiques et dans la vésicule du fiel. L'on a trouvé, dans le sinus longitudinal d'un homme dont on ouvrit le crâne, un lombricoïde long d'un pied.

La perte de l'appétit ou une faim extrême, le dégoût pour les alimens, des flatuosités, des coliques, la dysenterie, la diarrhée ou la constipation, la tension du ventre, qui est quelquefois ballonné ; une douleur pongitive dans une des parties de l'abdomen, mais principalement autour de l'ombilic, un sentiment de resserrement de l'épigastre, des maux de tête, des nausées, des vomissemens de matières glaireuses, souvent mêlées de sang, les signes du volvulus, quelquefois rétention d'urine, sont les symptômes des lombricoïdes.

Ce sont eux qui occasionnent ces accidens si multipliés, ces anomalies si nombreuses qui tiennent à la présence des vers. Les symptômes de sympathie, communs à presque tous, et qui dépendent du siège qu'occupent ces insectes, sont déterminés principalement par les lombricoïdes. Ils simulent des maladies très-graves. *Spigel* parle

d'une fille qui éprouvait les mêmes dégoûts qu'une femme enceinte, avait le ventre tendu, etc. Les médecins furent consultés et déclarèrent qu'elle était grosse. En conséquence, on l'abandonna à la nature, on ne lui fit aucun remède, et cette malheureuse périt de consomption. Sa mort prouva son innocence; on découvrit dans ses intestins une quantité prodigieuse de lombricoïdes. Le docteur *Esquirol* fait mention d'un jeune homme chez lequel de semblables vers avaient occasionné des accès de folie, qui cédèrent aux anthelminthiques. Les accidents de l'arthritisme, que M. *Brera* a signalés chez une fille, tenaient à la même cause. Une observation recueillie par M. *Houzelot* donne une idée exacte des phénomènes singuliers qu'ils peuvent occasionner.

Traitement.

Il est peu de médicamens qui n'aient été employés pour la destruction des vers. Ceux dont les effets salutaires sont les plus constants n'agissent ordinairement sur eux que d'une manière secondaire; et le nom d'*anthelminthique* et de *vermifuge*, dont on se sert pour dénommer ces substances, ne doit pas indiquer une vertu spécifique qui leur soit inhérente. S'il en était autrement, dans tous les cas, les anthelminthiques tueraient les vers; et l'observation journalière apprend, au contraire, que leur effet est très-incertain. Telle substance qui, dans quelques cas, a eu un effet merveilleux, n'a produit, dans d'autres circonstances, aucun heureux résultat; il a fallu avoir recours à d'autres moyens. C'est ce qui a valu à quelques-uns une réputation éphémère, qu'on leur a enlevée pour la donner à d'autres, qui n'ont pu la conserver long-temps. Cependant il est des médicamens dont l'emploi amène ordinairement la guérison des maladies vermineuses, et, à ce titre, ils méritent le nom d'*anthelminthiques*.

Telles sont quelques préparations métalliques, surtout celles du fer, du mercure, de l'étain, le soufre encore imprégné d'acide sulfureux, l'ammoniac, l'huile de pétrole, l'huile animale de *Dippel*, celle de ricin, le camphre, les alliés, la valériane, la cévadille, la

racine de fougère mâle, l'absinthe, le semen-contra, l'écorce d'angélique, la mousse de Corse, la coralline officinale, quelques toniques amers, les purgatifs, les vomitifs même : mais il est rare que les derniers soient indiqués ; s'ils opèrent quelquefois, ce n'est qu'en provoquant une secousse générale. L'emploi des toniques amers, ceux qui jouissent plus spécialement de la propriété anthelminitique, doit suivre.

Dans le traitement des affections vermineuses, on doit avoir égard à la disposition du sujet. C'est surtout en agissant sur cette disposition, et en la modifiant, que l'on obtient le plus de succès. Que l'on dirige l'action des remèdes sur les vers, de manière à provoquer leur sortie instantanée, on y réussit dans bien des cas : mais ils reparaisent bientôt, si l'on ne remédie à l'action principale. Si l'on modifie, au contraire, l'état maladif du tube intestinal, on fait disparaître entièrement les vers : aussi voit-on que les meilleurs anthelmintiques sont les corps qui ont sur l'intestin une action médicamenteuse très-marquée. C'est en agissant sur lui que les toniques et les purgatifs produisent une action anthelminitique.

Les méthodes de traitement appliquées aux maladies sont les seuls spécifiques. Expulser les vers, empêcher leur développement, sont les indications à remplir. Pour y parvenir, on emploie les remèdes soit à l'intérieur, soit à l'extérieur ; mais la première manière de les administrer est la plus efficace ; il est des circonstances où il est plus convenable d'adopter la seconde. C'est au médecin à choisir si les frictions sur le ventre ou le creux de l'estomac sont plus utiles. Le choix des médicamens appartient encore au médecin. La constitution du malade, son âge, sa sensibilité, ses caprices mêmes, doivent être pris en considération.

« La guérison des maladies des enfans, dit *Weikard*, dans son
 « Manuel de médecine, exige des excitans plus faibles. A cet âge
 « l'incitabilité est très-abondante ; elle ne peut supporter l'action des
 « excitans les plus efficaces et des débilitans énergiques qui occa-
 « sionnent presque toujours des suites fâcheuses. En général, on

« doit être très-réservé dans l'emploi des remèdes pharmaceutiques ,
 « pour combattre les maladies des enfans ; les saignées , les purga-
 « tifs , les vomitifs , sont rarement indiqués. »

Les remèdes excitans , les purgatifs drastiques sont préférablement adoptés pour la cure du ténia. Ce ver , par son excessive longueur , par les replis nombreux qu'il forme , par les crochets dont sa tête est armée , et dont il se sert quelquefois pour s'attacher à la muqueuse intestinale , offre beaucoup de difficultés. On a présenté plusieurs méthodes de traitement. *Roseinstein* administrait l'eau froide et les eaux minérales , en même temps qu'il donnait des purgatifs drastiques. *Meier* ordonnait une cueillérée à café de carbonate de magnésie , et aussitôt après une cueillérée de tartrite acidule de potasse ou de suc de citron. Le gaz acide carbonique , en se dégagant , entraînait la sortie d'une portion du ver , quelquefois du ver entier. La méthode d'*Odier* consiste dans l'administration de l'huile de ricin. Le docteur *Dessault* de Bordeaux , employait les mercuriels ; il faisait une friction mercurielle sur le ventre , et aussitôt après , il faisait prendre une forte dose de mercure doux à l'intérieur. *M. Dalton* donnait la limaille d'étain porphyrisée , et terminait le traitement par les purgatifs. L'éther à forte dose , administré en potion et en lavement , de concert avec la racine de fougère mâle , était avantageusement employée par *M. le professeur Bourdier*. Une méthode dont on retire généralement de très-bons effets est celle de la veuve *Nouflet* (1). Cette méthode est très-usitée. La racine de fougère mâle

(1) Le premier jour , l'on donne le soir au malade une décoction de pain avec beaucoup de beurre ; plus tard , un lavement composé avec les feuilles de mauve ou la graine de lin , l'huile d'olive et le muriate de soude ; le lendemain matin , trois gros de racine de fougère mâle , délayée dans quatre ou cinq onces d'eau distillée de tilleul. Si l'emploi de ce médicament provoque des nausées , on les calme en faisant manger un peu d'écorce de citron confit. Deux heures après , on administre un bol purgatif fait avec douze grains de muriate de mercure doux , parties égales de résine de scamonée et cinq grains de gomme gutte ; on incorpore

en fait la base. La manière de l'administrer en fait le principal mérite. Avant *Noufler*, *Herrenschwand*, et *M. Mathieu*, apothicaire à Berlin, avaient mis en usage cette substance dont ils avaient obtenu du succès. *Andry* la recommande aussi dans son ouvrage sur les vers. On emploie aujourd'hui avec avantage la poudre de l'écorce de racine de grenadier.

Le camphre, l'assa-fœtida, la valériane, le muriate d'ammoniac, etc., comme toniques et excitans, conviennent dans le traitement du trichocéphale. Comme cette espèce de vers se montre dans les maladies qui débilitent, qu'en même temps on remarque une susceptibilité nerveuse assez forte, et que la cause du mal agit avec lenteur, on doit diriger ses moyens sur tout l'organisme.

Pour opérer la cure des ascarides, on a préconisé les mercuriels, les ferrugineux, la valériane, le muriate de baryte, le zinc, les lavemens composés avec la décoction de cévadille et d'assa-fœtida, l'huile de ricin, le sel marin; et l'on recommande en même temps de prendre par la bouche des vermifuges, afin d'empêcher les vers de remonter dans les intestins. Les purgatifs sont utiles en provoquant des selles abondantes qui entraînent ordinairement une quantité de vers, plus ou moins grande : mais tous ces moyens doivent être abandonnés, lorsqu'il y a une disposition inflammatoire prononcée, et remplacés par les lavemens émolliens, les bains, les fomentations émollientes, les tisanes délayantes; et généralement il convient de remédier au relâchement, s'il existe, par les toniques, seulement lorsque la période inflammatoire a cessé. *Rosenstein* provoquait une évacuation copieuse et la sortie des vers, en faisant manger au malade des carottes crues, et en lui faisant boire du suc de betteraves.

La racine de fougère mâle, celle du mûrier blanc, la mousse de

le tout dans une suffisante quantité de confection d'hyacinthe. Aussitôt après, le malade prend une ou deux tasses de thé vert, et dès que les évacuations commencent, il les facilite en continuant la même boisson. Si le bol n'est pas assez purgatif, il prend quelques gros de sulfate de soude dans un véhicule approprié.

corse, le semen-contra, la cévadille, les éthers, l'huile volatile de tanaïs, l'assa-fœtida, l'ammoniac, le muriate de mercure doux, la limaille d'étain, l'huile de ricin, la coloquinte, le jalap, la rhubarbe, le brou de noix vertes, l'ail, les oignons, l'huile de noix unie au citron, sont les moyens que l'on emploie, et qui jouissent d'une grande efficacité pour la destruction des lombricoïdes. Une circonstance avantageuse, c'est la grande sensibilité dont jouit cette espèce de vers. Parvenus dans les gros intestins, ils cèdent aisément aux efforts que l'on fait pour les en chasser. Dans cette vue, pendant que l'on donne des lavemens doux et sucrés, on fait prendre au malade les purgatifs qui, en augmentant le mouvement péristaltique des intestins, portent en bas ces vers déjà attirés par des substances qui leur plaisent. L'eau froide les incommodé beaucoup ; C'est aussi un très-bon moyen pour les combattre. Les frictions sur le ventre avec l'huile de pétrole, l'application en fomentation de substances alliées, de l'ammoniac uni à l'huile, sont avantageusement mises en usage. L'émétique, pour provoquer le vomissement lorsque ces vers sont dans l'estomac, doit être administré, à moins que, par leur présence, ils n'aient déjà déterminé une inflammation bien manifeste.

Après avoir expulsé les vers, il reste encore à s'opposer à leur développement. On y réussit, en examinant les causes qui les ont fait naître, l'état présent du sujet et son tempérament. Les femmes, d'une constitution généralement plus molle que celles des hommes, plus sujettes aux affections muqueuses, et chez lesquelles on observe des mucosités plus abondantes, sont aussi plus exposées à contracter des vers. En général, la diathèse asthénique, surtout quand elle prédomine, est une des causes les plus puissantes de la formation des vers. Elle est souvent accompagnée d'une grande susceptibilité nerveuse. Pour la combattre, on met en usage le fer et ses préparations ; les toniques amers, tels que la rhubarbe, la cascarrille, la camomille romaine, l'écorce d'angélique, etc. ; les antispasmodiques ; la valériane ; les fleurs de tilleul ; l'opium ; le casto-

réum. Ces remèdes, donnés sous une forme convenable et à propos, aidés des moyens hygiéniques, manquent rarement de produire les effets désirés, et couronnent du succès la pratique du médecin.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos extrema remedia exquisitè optima. *Sect. 1, aph. 6.*

II.

Aliquid autem et consuetudini, et tempestati, et regioni, et ætati concedendum. *Ibid., aph. 17.*

III.

In acutis affectionibus, rarò et per initia purgantibus utendum; idque diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum. *Ibid., aph. 24.*

IV.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect. 2, aph. 5.*

V.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ, tum frigoris, tum caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect. 3, aph. 1.*

